

Des pays de maringouins

Steve Canac Marquis

Langue de l'élève, langue de l'école
Numéro 107, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marquis, S. C. (1997). Des pays de maringouins. *Québec français*, (107), 104–105.



Des pays de maringouins

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on est contrarié par l'existence des maringouins, ces moustiques communs qui nous importunent malencontreusement durant nos trop brefs étés, à la recherche de sang pour nourrir leur progéniture.

Les premiers à se plaindre des maringouins, on s'en doute, furent les explorateurs et les voyageurs européens débarqués sur les côtes du Nouveau-Monde, et ils furent tout particulièrement exacerbés par leur nombre et leur voracité. Dans un traité de médecine publié à Rouen en 1631, un chirurgien normand de Caudebec, débarqué vingt-cinq ans plus tôt en Amérique, donnait un conseil à ses confrères : « [...] les jeunes Chirurgiens qui desirent y naviguer, remarqueront que pour se deffendre des morsures des Maringouyns petits animaux, mais grands ennemis de l'homme, il n'y a meilleur remede que se frotter le visage & le col de populeum, qu'ils abhorrent du tout. ¹ » Le docteur Ollivier n'en était pas encore à tous ces chasse-moustiques chimiques dont ne manque pas de se munir l'amateur de plein air prévoyant. Il reste tout de même curieux qu'il ait utilisé le nom de *maringouin*, à une époque où aucun dictionnaire de France ne l'enregistrait, et qu'il n'ait même pas cru bon de préciser à ses lecteurs de quels « animaux » il s'agissait, comme si cela allait de soi ! Comment expliquer cela ?

Pour trouver la réponse, il est naturel de consulter une autorité en matière d'étymologie, en l'occurrence le *Dictionnaire historique de la langue française*. Nous y apprenons que *maringouin* a été « emprunté (1566) au tupi et guarani *marui*, *maruim*, *mbarigui* "cousin, moustique" », mais qu'il a d'abord été « cité comme indigène sous la forme *Marignon* », puis « repris sous la forme *maringoin* (1609), nasalisée en *maringouin* (1614, à nouveau comme mot exotique). ² » Avouons que cette sèche énumération de formes et de dates nous laisse un peu sur notre appétit. Le dictionnaire indique que le mot

vient du tupi-guarani, qui est une famille de langues amérindiennes autrefois parlées sur une grande portion du littoral brésilien. Pour le reste, il ne précise pas par quelle voie il est passé en français, pas plus qu'il n'interprète les données consignées. En fouillant un peu, pourtant, on découvre que des liens existent entre toutes ces attestations, qui forment les vestiges d'une histoire intimement liée aux premières expériences d'exploration et de colonisation françaises en terre d'Amérique.

Maringouin, mot de marins

Disons tout de suite que *maringouin* représente ce que les linguistes appellent un *terme de relation* (ou *terme de voyages*), c'est-à-dire un mot « que les voyageurs donnent comme employé dans les pays lointains qu'ils ont visités, et qui peut donner lieu à un emprunt. ³ » Selon le dictionnaire consulté, la plus ancienne attestation du mot remonte à 1566. On la retrouve dans la relation d'un bref, mais dramatique voyage fait en Floride par Nicolas Le Challeux. Ce charpentier de marine dieppois, qui s'était embarqué avec des centaines d'autres compatriotes pour rejoindre une colonie de huguenots français déjà établie dans le nord de la Floride (1562-1565), est l'un des rares survivants à avoir échappé au massacre de ces gens par les Espagnols. Entre les quelques jours séparant son arrivée et cette cruelle épreuve, il avait eu le temps d'observer un autre ennemi, tout autant assoiffé de sang, mais moins sanguinaire que les soldats de Pedro Menéndez de Avilés : « [...] ils [les Sauvages] sont souvent faschez de petites mousches, lesquelles ils appellent en leur langage Maringons, et [...] ils disent qu'elles picquent fort asprement, et la partie de

la chair touchée de leur morsure devient comme celle d'un ladre ["lépreux"]. ⁴ ».

Cet extrait appelle quelques précisions. D'abord, *maringon* est probablement dû à une coquille de l'éditeur pour *maringoin* (orthographe ancienne de *maringouin*). Ensuite, Le Challeux ne le donne pas comme mot français, mais bien comme mot usité chez les « Sauvages ». Or, il décrit des événements survenus dans le nord de la Floride, habitée alors par les Timucuaens, qui parlaient une langue sans parenté avec celle des Tupis du Brésil. Compte tenu de son origine brésilienne assurée, on peut donc en déduire que le mot *maringouin* devait déjà circuler bien avant que Le Challeux nous en fasse part. Et qui d'autre aurait pu l'en informer, sinon les marins, ces habitués des voyages vers le Brésil ?

Du Brésil au Brésil

Les marins des côtes de France ont joué un rôle important dans l'exploration du Nouveau-Monde ainsi que dans l'exploitation de ses ressources, parmi lesquelles on compte le poisson de Terre-Neuve et le bois du Brésil. Si Bretons et Rochellois sont vite de l'aventure vers les côtes américaines, au « premier rang se trouvent les Normands, de Dieppe, de Rouen, de Honfleur. ⁵ » Dès 1504, le capitaine honfleurais Binot Paulmier de Gonneville atteint le Brésil, longe son littoral et entre en contact avec des Indiens de langue tupi. Au retour, il en ramène un, Essomericq, qui aura une descendance et finira ses jours à Honfleur. Pendant la première moitié du xvi^e siècle, de nombreux navires normands sont armés pour le Brésil d'où ils rapportent un bois précieux, appelé *brésil*, dont on extrait une teinture de couleur rouge-orange (comme celle de la braise) utilisée par l'industrie drapière de Rouen

pour teindre les étoffes à la mode parmi les gens de la cour.

Si l'exotisme du Nouveau-Monde élargit d'abord l'horizon des marins, il s'impose vite aussi dans les mentalités de leurs familles et des populations côtières. Par exemple, le 1^{er} octobre 1550, la capitale normande, Rouen, offre au roi Henri II une somptueuse fête brésilienne : plus de deux cents marins s'allient à des dizaines d'Indiens débarqués du Brésil pour mimer diverses scènes qui leur sont devenues familières, dont le troc de marchandises françaises contre le bois de teinture brésilien. Cette représentation, constate l'historien Philippe Bonnichon « n'a été possible que grâce à une accumulation antérieure d'échanges entre la France et le Brésil. [...] Ces navires, ces centaines de marins, ces dizaines d'indigènes témoignent de l'ancienneté, de la vivacité des liens entre la côte atlantique française, normande en particulier, et la côte brésilienne. »⁶ À peine cinq années plus tard, sous l'égide du gentilhomme Nicolas Durand de Villegaignon, les Français vont tenter d'établir une importante colonie de peuplement au Brésil (1555-1560), sur une île de la baie de Guanabara, devant l'actuelle Rio de Janeiro. Dans les ports du Havre, de Honfleur et de Dieppe, s'embarquent alors des centaines de colons recrutés en Normandie, dont de jeunes garçons qu'on envoie vivre parmi des Indiens Tupis, les Tamoyos, pour en apprendre la langue et servir d'interprètes à leurs compatriotes. L'expérience se solda malheureusement par un échec, et les colons sont délogés par les Portugais qui fondent, peu de temps après, Rio de Janeiro et colonisent le Brésil. Malgré la présence de ces derniers, les Français poursuivront longtemps encore leur troc avec les Indiens.

La destinée des mots

C'est probablement dès ce premier épisode colonial au Brésil, si ce n'est bien avant, que les marins de France ont appris des Tupis le nom d'un moustique qui devait s'intéresser de près à leurs activités coutumières de troc, et qu'ils allaient diffuser à l'oral partout où leurs navires les mèneraient. Rien d'étonnant que *maringouin* (ou ses variantes) se retrouve sous la plume des lettrés voyageant en compagnie d'équipages familiers des destinations américaines ! Le Challeux, Ollivier, et jusqu'à l'avocat parisien Marc Lescarbot qui nous a laissés des « maringouins » la première descrip-

tion connue associée au contexte de la Nouvelle-France. Dans un ouvrage publié en 1609, deux ans après son séjour à Port-Royal, en Acadie, il observait que ce sont des « mouches [...] facheuses, à cause de leurs aiguillons, qui sont longs pour un petit corps : & sont si tendres que si on les touche tant soit peu on les écrase. »⁷ Observations qui nous informent bien sur l'identité des moustiques dont le nom est devenu d'usage courant dans les anciennes colonies françaises de la Nouvelle-France (Canada, Louisiane), des Antilles (Martinique, Guadeloupe, Haïti) et de l'océan Indien (île de la Réunion). Et d'usage courant même en France, dans une petite partie de la Normandie formée par la rencontre des départements du Calvados, de l'Eure et de l'Orne, à la hauteur de Honfleur ! Selon le dialectologue Patrice Basseur, qui y a mené des enquêtes, le mot a même « souvent une connotation plaisante, peut-être en raison de sa sonorité »⁸. Son emploi lui paraît d'ailleurs ancien, ce qui n'a pas de quoi surprendre : combien de marins normands retraités, désormais occupés à labourer la terre après avoir bourlingué, ont dû continuer d'utiliser ce mot exotique, bien américain, pour nommer les moustiques de la famille des culicidés qu'on reconnaît par leur long aiguillon et aussi par l'agaçante musique de leur vol, quand ils nous frôlent les oreilles ?

En tout cas, c'est sous l'influence des marins que les colons de la Nouvelle-France ont développé une façon originale de nommer les différentes espèces de moustiques qu'ils appelaient alors *mouches* — usage qui s'est d'ailleurs conservé. Au XVIII^e siècle, après avoir adopté *maringouin* pour désigner les culicidés, ils utilisèrent le mot *moustique* (variante de *moussquite*, issu de l'espagnol *mosquito*), nouvellement introduit en français, pour nommer les insectes piqueurs plus petits que le maringouin, et que l'on a appelé ultérieurement *brûlot* (cératopogonidés) et *mouche noire* (simuliidés). Cependant, les colons français du Brésil paraissent plutôt avoir appliqué le nom de *maringouin* à des moustiques de la famille du brûlot, comme le suggère ce passage de la relation d'un voyage fait par le capucin Claude d'Abbeville lors d'une seconde tentative de colonisation française au Brésil (1612-1614) : « *Marigou* ou *Maringouin* sont petits Mouchérons gueres plus gros que pointes d'espingles, qui mordent bien fort [...] »⁹ Cet usage particulier, disparu

avec la colonie, n'est pas sans rappeler celui qui a cours actuellement dans le portugais du Brésil, où le mot *marigui* (lui-même issu du tupi et attesté depuis 1560) et sa variante nasalisée *maringuim* désignent précisément ce moustique à peine perceptible, tandis que *mosquito* s'applique à notre maringouin. Les mots sont donc les mêmes à l'origine, mais leur destinée différente !

Derrière les formes et les dates fournies par les dictionnaires, les contextes tirés des relations anciennes, se cachent des histoires oubliées. Celle de *maringouin* rappelle que des hommes se découvrirent, il y a près de cinq cents ans, s'échangeaient des objets, des croyances, des techniques, souvent des maladies, mais heureusement aussi quelques mots qui prolongent leur mémoire.

Basé sur la documentation du *Trésor de la langue française au Québec* (CIRAL, Université Laval)



On compte env. 3 000 espèces de moustiques à travers le monde, dont 74 au Canada (illustration de Shirley Stacey).

Notes

1. L. Ollivier, *Traicté des maladies des reins, et de la vessie*, Rouen, 1631, p. 167.
2. A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992.
3. *Ibid.*
4. N. Le Challeux, « Discours de l'histoire de la Floride », 1566, dans S. Lussagnet (éd.), *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle*, vol. 2 : *les Français en Floride*, 1958, p. 212.
5. Ph. Bonnichon, *Des cannibales aux castors. Les découvertes françaises de l'Amérique (1503-1788)*, Éditions France-Empire, 1994, p. 29.
6. *Ibid.*, p. 33.
7. M. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1609, p. 715-716.
8. P. Basseur, dans *Dialangue*, vol. 7, 1996, p. 21.
9. Cl. d'Abbeville, *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines*, Paris, 1614, p. 255.